



**Amis**  
du musée national  
de la Renaissance

NOTE D'INFORMATION N° 330-Juillet 2020

## LANGRES RENAISSANCE

29 et 30 SEPTEMBRE 2018

Cette sortie automnale nous était proposée dans le cadre de l'exposition « Langres à la Renaissance » qui se tenait du 19 mai au 7 octobre 2018 au Musée d'Art et d'Histoire de Langres, mais c'était également l'occasion de découvrir des éléments « Renaissance » dans la ville et de visiter, ou revoir, les châteaux de Montigny-sur-Aube, de Champlitte et du Pailly.

**CHÂTEAU DE MONTIGNY-SUR-AUBE**, sous la conduite de Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au Musée national de la Renaissance.

Nous sommes accueillis par sa propriétaire, Madame Small, qui a acheté ce château en 2002, alors en mauvais état, bien que classé MH depuis 1961. Elle tient à nous préciser l'importance des travaux réalisés compte tenu de l'état très dégradé des lieux et amplifié par la canicule de 2003 : remise en eaux des douves, restaurations extérieures et intérieures du château et de la chapelle, remise en état du parc, du verger et du potager ainsi que de l'orangerie qui lui permettent la production de fruits et légumes nécessaire au fonctionnement d'une ferme-auberge « À la table des Jardiniers » qu'elle a créée. Autre point fort qu'elle souhaite nous donner : l'accueil au château au cours de la première guerre mondiale, d'Harry Truman, futur Président des États-Unis, et qui y séjourna plusieurs mois. Dans le cadre des commémorations, une grande manifestation est prévue au château.

Après ce préambule, Guillaume Fonkenell replace tout d'abord l'histoire de ce château qui s'inscrit dans un long passé.

Construit par la famille d'Amoncourt au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'emplacement d'un château médiéval, autour d'une cour carrée comme le montre la gravure du dossier qui nous a été remis (gravure de Nesle figurant le château avant les démolitions du XIX<sup>e</sup> siècle – BnF – estampes Va 32, T1). Il ne reste actuellement que l'aile nord, la tour nord-ouest, et une deuxième tour, aujourd'hui isolée, où se trouve la chapelle. C'est l'incendie de 1794 ayant entraîné une démolition partielle du château qui en est la cause. L'absence d'archives ne permet pas une approche précise de ce château mais il est cependant possible de le replacer dans son contexte familial et artistique. Initialement la seigneurie appartenait à la famille de Montigny mais après être passée par plusieurs mains, c'est la famille d'Amoncourt qui en devint propriétaire, après l'achat du lieu par Hélion d'Amoncourt en 1501. Ce furent ses fils qui entreprirent la reconstruction du château. À noter que cette famille est en parenté avec le cardinal de Givry et qu'un des fils d'Hélion, Jean, lui succéda au trône épiscopal de Poitiers en 1551. Le château resta dans la famille, la transmission se faisant par les femmes, jusqu'en 1902, date à laquelle il fut racheté par un riche industriel lyonnais, André Martin, qui entreprend d'importantes restaurations ; mais, là encore, les documents manquent y compris le nom de l'architecte. L'observation de la façade du corps de logis sur le parc indique une restauration sévère et que l'on peut qualifier de création. Les six souches de cheminées ont été refaites à cette époque.

**Société des Amis du musée national de la Renaissance au château d'Écouen**

Siège social : Musée national de la Renaissance - Château d'Écouen - 95440 ÉCOUEN

Association loi du 01.07.1901 déclarée sous le n°03974 – SIRET 504 382 136 000 19

[contact@amis-ecouen.fr](mailto:contact@amis-ecouen.fr)



Photo : Catherine Fiocre

En revanche, la façade sur cour, bien qu'également restaurée, a conservé plus d'authenticité. Elle comporte dix travées scandées par des couples de colonnes doriques au rez-de-chaussée, ioniques à l'étage. Placées entre ces colonnes se trouvent les croisées et deux grandes portes au centre, créées après la Renaissance et aujourd'hui condamnées pour des raisons de confort. L'entrée se faisait à l'origine par la petite porte à droite que l'on appelle « porte du guichet », seul accès de la Renaissance vers l'intérieur. Le comble est éclairé par quatre lucarnes à baies géminées en plein cintre, encadrées de petits pilastres corinthiens et couronnées d'un fronton composé d'un bloc rectangulaire, accosté de petits ailerons à volutes et surmonté d'un amortissement alternativement semi-circulaire ou triangulaire. Les deux lucarnes du centre semblent avoir subi une restauration au XIX<sup>e</sup> siècle. La décoration de cette façade s'inspire des modèles des traités de Serlio publiés dans les années 1537-1542.

**La chapelle** est installée dans une tour polygonale. On ignore si sa façade est celle d'origine. À en juger par la gravure de Nesle, il pourrait s'agir de l'élévation de l'ancien châtelet qui aurait été remontée devant la chapelle après l'incendie. Sur le parement externe, traité en bossage, on voit une porte en plein cintre encadrée de petits pilastres corinthiens et surmontés des armes de l'évêque Jean d'Amoncourt inscrites dans une table accostée d'alérions. Au-dessus de celle-ci une croisée surmontée d'un fronton triangulaire portant à nouveau les armes de l'évêque. Des colonnes jumelées, dans le style de celles du château (aile sur cour) sont placées de chaque côté de ces ouvertures. Ces dispositions se poursuivent à l'intérieur avec toutefois des colonnes cannelées. Un enfeu, destiné au cœur de Jean d'Amoncourt, est placé sur le mur nord et est surmonté de colonnes reposant sur des consoles. Une niche liturgique, sur le mur sud, sans évacuation, servait peut-être à poser le calice ou la patène. Le voûtement qui se présente sous forme d'un berceau au-dessus de la nef et d'une voûte tripartite au-dessus de l'abside, est remarquable : alternance de caissons ronds et carrés, ornés de cuirs encadrant des armes, des motifs végétaux, des têtes monstrueuses, à la manière d'Androuet du Cerceau.

### Visite de l'intérieur du château

La propriétaire nous fait visiter quelques pièces, restaurées et meublées sans recherche d'unité de style, dont :

- la grande salle avec cheminée
- le petit salon de musique agrandi par l'effet d'une glace qui couvre complètement un mur
- le grand salon avec cheminée en marbre
- l'entrée actuelle dont la « petite porte du guichet » est cachée par un paravent,
- l'ancienne cuisine du XVI<sup>e</sup> siècle (et non la salle des gardes comme il est souvent dit), transformée en salon. La pièce est voûtée sur pilier central et contient une grande cheminée en pierre de Tonnerre.

Après le déjeuner pris dans la salle à manger du château, nous visitons le verger et le potager.

## CHÂTEAU DE CHAMPLITTE, sous la conduite de Guillaume Fonkenell.

L'existence d'un château fort est attestée au Moyen Âge. À la mort de Charles le Téméraire en 1477, le Roi Louis XI annexe au domaine de France l'État Bourguignon : Champlitte devient alors un lieu stratégique, à la frontière entre la France et le comté de Bourgogne qui reste aux mains de Marie de Bourgogne et de son époux l'empereur Maximilien de Habsbourg. Louis XI donne alors cette seigneurie clef à Guillaume IV de Vergy qui était son conseiller et chambellan et qui appartenait à une branche cadette de la grande famille de Vergy originaire de Bourgogne. Le château est alors reconstruit pour mettre en défense l'éperon qui domine la petite rivière du Saulon. À sa mort en 1520 le château passe à Claude de Vergy qui meurt en 1560 puis à François de Vergy, premier comte de Champlitte qui s'installera dans le château. Le château est intégré dans les années 1530 dans l'enceinte rectangulaire fortifiée avec le soutien de Charles Quint qui a pris le contrôle des lieux, tel que l'on peut le voir sur le plan topographique de Claude Bonjour du XVII<sup>e</sup> siècle de notre dossier. C'est François de Vergy qui transforme le château pour en faire une résidence de prestige. En 1751, un nouvel incendie ravagea l'édifice, qui appartenait alors au comte de Toulangeon, ce qui entraîna sa reconstruction à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle selon les plans de l'architecte Claude Antoine Colombot puis de Claude Joseph Alexandre Bertrand.



Photo : Catherine Fiocre

Nous examinons la façade reconstruite en style néo-classique mais qui conserve au centre deux niveaux de la Renaissance. Guillaume Fonkenell émet l'hypothèse qu'à l'origine cette aile pouvait être une galerie ouverte au rez-de-chaussée et fermée à l'étage avec affectation au Seigneur. La composition de la façade suit la règle de la symétrie, avec ses colonnes adossées avec ses deux niveaux d'ordres superposés (ionique et corinthien) et un important entablement inspiré de Serlio. Les fenêtres sont de type espagnol avec un seul montant vertical au centre. La composition pose la question des modèles : les influences françaises se mêlent avec des motifs que l'on juge généralement « bourguignons » voire « espagnols ». Le décor est riche, en particulier sur les frises et les écoinçons : pampres, oiseaux, végétaux, certains qualifiés de « choux bourguignons ». On note aussi dans les parties hautes les jeux de tables chantournées sous les fenêtres, certaines à l'Antique avec boucliers, laurier... Le jeu des ordres rappelle celui de bâtiments voisins, comme Montigny, l'hôtel de Ville de Gray ou les maisons de Langres. On trouve donc des éléments de décoration de type bourguignon, d'autres à l'Antique mais les gravures d'Androuet du Cerceau ont pu aussi servir de modèle. Pour Jean-Pierre Babelon, le décor ici fait penser à l'art des huchiers.

## CHÂTEAU DU PAILLY

Nous sommes accueillis par des membres de « l'Association Renaissance du château du Pailly » et c'est sous la conduite d'Arnaud Vaillant, archéologue et régisseur des collections au Service des musées de la ville de Langres, que nous allons visiter ce château, toujours en cours d'importantes restaurations.

Préalablement, Guillaume Fonkenell nous avait replacé la reconstruction du château dans son contexte.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la seigneurie appartenait à Jean de Dommarien ; mais après sa mort en 1513 sans postérité, le château fut repris par l'évêque de Langres de qui relevait la seigneurie. Elle passa dans les années 1530 à Jean de Saulx marié à Marguerite de Tavannes. Il commença quelques travaux au château mais c'est surtout son fils Gaspard qui transforma radicalement la forteresse médiévale dont il avait hérité. Notons qu'à la demande de son oncle Jean de Tavannes, il ajouta Tavannes à son nom. Comme son oncle, il fut compagnon d'armes de François I<sup>er</sup> en Italie, mais aussi proche d'Henri II et du connétable Anne de Montmorency. Ce fut un grand défenseur du catholicisme au cours des Guerres de Religion. En 1546 il avait épousé Françoise de la Baume, nièce du cardinal de Tournon et également apparentée avec le cardinal de Givry, dont il eut trois fils. C'est au décès d'un de ses fils, Jean en 1563, qu'il décide de transformer son château. Après le décès de Gaspard de Saulx-Tavannes en 1571, c'est sa veuve qui poursuit les travaux tout en s'occupant de la construction du château de Sully dont le maçon était Nicolas Ribonnier. Ce nom a d'ailleurs été avancé comme celui du concepteur du Pailly mais des doutes subsistent. En 1764, le château fut vendu à la famille Heudelot de Létancourt qui réalisa quelques transformations, puis en 1821 à la famille du Breuil de Saint Germain qui y fit également des restaurations. Classé MH depuis 1921, le château fut acquis par l'État le 23 avril 1963 qui entreprit un vaste programme d'entretien et de restauration. De nombreux travaux restent cependant à mener et seule une partie de l'intérieur se visite.

Nous en faisons le tour en commençant par la gauche.

L'aile se compose, d'une tour ronde qui a gardé ses canonnières, d'une courtine et, à gauche, du pavillon d'entrée, curieusement placé et dont le soubassement est en bossage troué. On y trouve trois travées en plein cintre dont une porte piétonne surmonté d'un oculus et une porte charretière. La troisième de droite est aveugle et fait faussement symétrie avec la porte piétonne. Le premier étage porte quatre jeux de colonnes doubles, cannelées, surmontées de chapiteaux ioniques séparées par deux panneaux de marbre rectangulaires surmontés de frontons ouvragés, et une fenêtre. Même disposition au second étage mais les chapiteaux sont corinthiens et les plaques de marbre sont terminées en arrondi. On remarque un décor très chargé sur l'ensemble de cette façade, notamment sur les montants et les meneaux et l'entourage des fenêtres, mais aussi sur la frise, la corniche, les entablements... Le pavillon était couronné par un dôme surmonté par une statue équestre de Saulx-Tavannes, qui s'effondra en 1749.

L'aile suivante, donnant sur la basse-cour, est d'une grande sobriété. Une corniche avec gargouilles, modillons et mufles de lions apportent un peu d'originalité. Les balcons des fenêtres sont un apport du XIX<sup>e</sup> siècle. Notons des ébrasements asymétriques afin de créer des salles d'équerre dans cette aile trapézoïdale, sans en réduire l'éclairage. Le bâtiment était couvert en terrasse, les toitures n'ayant été posées qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Des douves en eau sont présentes au pied de cette aile et de la suivante.

Cette aile est encadrée par deux tours et comprend le grand donjon médiéval qui a été conservé : celle de gauche contient la chapelle. Certaines fenêtres sont d'époque Renaissance tandis que d'autres ont été ouvertes au XIX<sup>e</sup> siècle. À l'origine il y avait un pont dormant pour accéder à ce corps de logis,

La dernière aile a été supprimée à une date inconnue.

La cour d'honneur donne accès aux trois ailes.

À gauche se trouve la façade dite « de la galerie » qui a été la moins modifiée depuis sa création. Le rez-de-chaussée est formé de six travées séparées par des pilastres toscans joignant, à gauche, une tourelle à jour avec escalier hors œuvre, et à droite un escalier droit.

La galerie est voûtée d'arêtes appuyées sur des culots en encorbellement. À l'étage on trouve également une galerie mais qui est fermée par des baies encadrées de doubles pilastres à chapiteaux ioniques.



Photo : Catherine Fiocre

L'aile suivante, en fond de cour, est dite « façade au balcon », qui a été restaurée en 1960. Divisée en deux registres superposés, le rez-de-chaussée compte sept travées d'inégales largeurs, séparées par huit paires d'imposantes consoles qui soutiennent le balcon de l'étage. Il y a trois portes surmontées de baies d'imposte. L'étage est rythmé par des pilastres jumelés à chapiteaux ioniques, placés au-dessus des consoles, et séparant les fenêtres. Une corniche avec modillons couronne l'ensemble et correspond au niveau des anciennes terrasses. Sur la gauche, un petit édicule éclairé par une lucarne à baies géminées surmontée d'un fronton triangulaire, est adossé au pavillon d'entrée et devait lui servir d'annexe.

L'aile de droite contient le pavillon de l'escalier qui fait suite au donjon médiéval et présente un avant corps central très ouvragé et décoré, qui s'ordonne en trois registres horizontaux. Le soubassement intègre une porte cintrée donnant accès à l'escalier pour monter aux étages, encadrée de deux paires de deux rectangles en pierre noire et deux autres, plus petits, en bossage troué, et de chaque côté, une petite porte surmontée d'un médaillon en relief donnant accès d'un côté à la cuisine et de l'autre côté à la salle de garde. À l'étage des colonnes cannelées avec couronnes de laurier et à chapiteaux corinthiens séparent les niches. Toute la lucarne a dû être ajoutée au XIX<sup>e</sup> siècle car cette partie était à l'origine couverte en terrasse.

Empruntant cet escalier d'honneur, nous avons accès à « la chambre à la treille » décorée de peintures murales (murs et plafond) et à la grande salle du donjon qui contient deux belles cheminées : l'une montre des consoles à glyphes décorées de feuilles d'acanthé et reposant sur des pattes de lions. Le manteau comporte des doubles pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens encadrant les armoiries de la famille Saulx-Tavannes dans un cartouche de cuirs et de guirlandes végétales. L'autre cheminée est décorée d'une grande draperie ; il s'agit d'une création du XIX<sup>e</sup> siècle, peut-être à partir d'éléments anciens.

## **EXPOSITION « LANGRES À LA RENAISSANCE » au musée d'Art et d'Histoire**

C'est sous la conduite d'Arnaud Vaillant que nous découvrons cette exposition. Il nous explique comment l'intérêt pour les collections « Renaissance », laissées en réserve, est devenu un objectif prioritaire. Cette prise de conscience fait suite à une conférence de mars 2012 sur la tenture de saint Mammès qui a permis de faire le lien avec des bas-reliefs des réserves. Ce fut le point de départ de l'intérêt pour les œuvres de la Renaissance qui a abouti à cette exposition. Elle se décline en deux parties :

- un étage avec l'exposition temporaire
- l'ancienne chapelle Saint-Didier avec les éléments de sculptures Renaissance qui resteront en place.

Les références au catalogue sont indiquées entre parenthèses

Nous commençons notre déambulation, accueillis en quelque sorte, par la statue « Allégorie de Langres », qui se présente sous la forme d'une déesse cuirassée, tenant d'une main, un bouclier aux armes de France, et de l'autre main une lance, Elle avait été placée en haut de la porte Saint-Didier, en 1589, sous le règne d'Henri III, Roi de France et de Pologne, comme l'indique une plaque sous la statue. Elle y est restée jusqu'à la démolition de la porte en 1954. Cette statue figure sur l'estampe prêtée par la BnF.

Dans l'entrée se trouve aussi une pièce d'artillerie, identifiée au « pétard » (cat. 15) qui avait été confisqué aux lorrains ligueurs le 20 août 1591 ainsi qu'un fronton triangulaire orné d'une salamandre (cat. 2).

L'exposition temporaire met en évidence une ville marquée par la présence de l'évêque de Langres, duc et pair de France qui deviendra cardinal sous le nom de Givry. Sont ici présentés de nombreux ouvrages, en particulier du chanoine Richard Roussat comme *Le livre de l'Etat et mutations des temps prouvant par l'authenticitez de l'escripture sainte et par des raisons astrologales, la fin du monde estre prochaine* (cat.10), ou bien encore *Cy est lanathomie du maistre Mundin Boullonnoys, naguère de langue latine en vulgaire ou francoise* (cat, 9). On y trouve également des ouvrages d'un autre chanoine, Jean Tabourot, comme *Le compot et Manuel Kalendrier* (cat. 92) qui est un ouvrage de pédagogie, signé du pseudonyme Thoinot Arbeau, se présentant comme le maître enseignant le calcul à son jeune élève. C'est peut-être le premier livre imprimé à Langres (1582). Est présenté aussi un manuscrit sur parchemin, anonyme, *Le registre de la confrérie su Saint-Sacrement* (cat. 8). Il a été commencé en 1606 et contient le nom des personnes admises à la confrérie). Présenté sous verre, un globe céleste (cat. 12), de 1609, en alliage cuivreux doré, de Jean Martinot, montre les douze signes du zodiaque et les quarante-neuf constellations, Cette représentation prend pour modèle la cartographie établie en 1552 par François de Mongenet. Une estampe de 1610 de Jean Duviert montre une « vue de Langres » (cat.1) : la ville est sur les hauteurs avec ses remparts et ses nombreux clochers dont les neuf congrégations.



Photo : Catherine Fiocre

Notre attention est attirée par deux nouvelles acquisitions :

- « L'épithape de la famille Demondreville » de 1593 (cat.5) qui provient du couvent des Jacobins
- Une « plaque commémorative en l'honneur de la famille Roussat » de 1604 (cat.6).

La pièce suivante concerne des gravures, en particulier de Jean Duvet, surtout connu pour la « suite de la licorne » en six tableaux (cat.60), réalisé en hommage à Henri II, ou bien encore, d'un emprunt à Mantegna, « la mise au tombeau » (cat.63), œuvre que l'on peut comparer à celle de Giovanni, Antonio da Brescia, qui porte le même titre et a également été réalisé d'après Mantegna (cat.62). Un ouvrage, *l'Apocalypse figurée*, contenant vingt-deux planches, présente beaucoup de ressemblance avec les dessins de Durer.

La pièce suivante met à l'honneur Joseph Boillot avec de nombreux ouvrages illustrés d'ornements gravés comme *Les nouveaux portraictz et figures de terme pour user en architecture...* (cat.69) : on y voit ici une série d'estampes représentant des termes sous la forme de licornes, de cerfs...(ill.251).

L'exposition présente aussi des manuscrits en lien avec Langres comme, par exemple, *Les mystères de saint Didier* qui fut le troisième évêque la ville, ou bien *Les registres de la confrérie Saint-Didier* avec deux enluminures du martyr de saint Didier qui proviennent de pièces de théâtre concernant ce sujet. Notons aussi que Pierre Rouche, scribe langrois, a copié plusieurs volumes, comme par exemple « Postilles de Nicolus de Lyne » (cat.81), l'enlumineur étant Guillaume Huguenot, également originaire de Langres, ou bien encore « Cité de Dieu » (cat.82) aussi de Pierre Rouche mais l'enlumineur est François le Barbier, père, qui est parisien.

Une section de l'exposition concerne l'orfèvrerie avec des croix de procession (cat.71 et 73), une croix d'autel (cat.72), une « statue reliquaire de saint Sébastien » (cat.70), des « baisers de paix » (cat.75), ou bien encore des « matrices de sceaux de la chambre du chapitre de la cathédrale de Langres » (cat.76).

**La chapelle Saint-Didier** était occupée depuis 1840 par le musée lapidaire qui contient des vestiges gallo-romains. En effet, Langres bénéficiait d'un riche héritage romain et se présentait au XVI<sup>e</sup> siècle comme « un musée à ciel ouvert ». En outre, d'autres découvertes ont été mises à jour ultérieurement mais certaines seront détruites, d'autres récupérées par les habitants pour décorer leurs habitations ou leurs jardins et qui subsistent encore. Notons « un élément de monument funéraire » du 2<sup>ème</sup> siècle après JC (cat.13), représentant les bustes mutilés de deux défunts. Nous parcourons ensuite la chapelle, riche de nombreuses sculptures :

- Saint Joseph et l'Enfant Jésus (cat.14), daté de 1533, en pierre de Tonnerre, autrefois polychrome.
- Un moulage, « la translation des reliques de saint Mammès » (cat.16) du XIX<sup>e</sup> siècle, l'original de ce relief, daté de décembre 1570, décorait la première chapelle du déambulatoire de la cathédrale.
- « Un élément de boiserie de plafond » (cat.21), en noyer et chêne sculpté, provient de l'hôtel de la Rose
- Un médaillon du pavement de la chapelle d'Amoncourt, représentant « la partition de Ténor » (cat. 23), de 1551, qui proviendrait d'un atelier champenois, d'après Jacques Prévost mais Guillaume Fonkenell émet quelques réserves.
- Un caisson sculpté provenant d'un claveau de l'arc doubleau de la chapelle d'Amoncourt (cat.22). Il a été déposé lors d'une restauration en 1884 par Joseph Richoud. Il est en pierre calcaire de Bugnières et peut être attribué à Jacques Prévost. Il représente le motif dit « de la tête en serviette », entouré de composition végétale.
- Une lucarne en calcaire fin (cat.19) dont on ne connaît pas la provenance. De composition maniériste, l'ouverture est cantonnée de guirlandes de fruits et légumes et de pilastres avec des consoles doubles décorées d'écailles, surmontées d'un entablement dorique. Le tout est surmonté d'un fronton très décoré.
- Statue de « Dieu le Père » (cat.39) en calvaire polychrome provenant de l'église Saint-Martin. On peut le rattacher au style du Maître de Chaource
- De même attribution « saint Jean-Baptiste » (cat.37) et saint Jean l'Évangéliste » (cat.38), en calcaire polychrome. Toutes deux proviennent du couvent des Annonciades de Langres.
- Deux statues provenant d'un hypothétique atelier de Malaincourt « sainte Catherine » (cat.33) dont les plis de la robe contrastent avec un haut guindé et « saint Robert de Molesme et deux donateurs » (cat.34). Il tient dans les mains, une maquette d'église et une crosse.
- Une Vierge à l'Enfant (cat.35), en pierre polychrome. Elle serait l'œuvre d'un atelier lorrain dit « de la dormition de la Vierge ».
- Attribuée à ce même atelier, « Sainte Anne éducatrice » (cat.36), en calcaire avec traces de polychromie.
- Deux bas-reliefs représentant la vie de saint Mammès (cat.42) : « Mammès sauvé de la noyade » et « Mammès dans la fournaise », en pierre de Tonnerre, sans doute de l'atelier de Saint-Mammès. On retrouve ces thèmes dans deux pièces de la Tenture de la vie de saint Mammès. A noter que la première pièce n'est connue que par un dessin de Jean Cousin alors que la seconde est toujours présente dans la cathédrale.
- Un bas-relief incomplet et tronqué dans sa hauteur, représente un « Ecce Homo » (cat.44), en pierre de Tonnerre, attribué à l'atelier de Saint-Mammès.
- Un fragment de bas-relief « La Sainte Parenté » (cat.45), en pierre de Tonnerre polychrome : on ne connaît ni l'atelier, ni la provenance.

Une proposition de restitution du jubé a été réalisé par les élèves du lycée Diderot, à partir d'une maquette en 3D et de divers éléments d'archives : quelques imprécisions sont à relever. Dans la chapelle Saint-Didier, les principaux éléments retrouvés du jubé sont placés sur une armature métallique : quatre chapiteaux de colonnes et deux de pilastres datés de décembre 1552-1553 (cat.25), avec décors de feuilles d'acanthe, fleurs et fruits, ainsi que des décors architecturaux : agrafe, frises, écoinçons, table (cat.26), mêlant végétaux et animaux. Il s'agit d'éléments de sculptures de grande qualité, s'inspirant de l'antiquité dans le style des traités d'architecture.

Deux grandes sculptures, anonymes, représentent la Vierge (cat.40) et saint Jean (cat.41), en pierre assimilée à la pierre de Tonnerre, avec des restes de polychromie. Elles formaient à l'origine un groupe du calvaire, avec un Christ en Croix, placé au sommet du jubé. Elles ont été restaurées en 2017.

Une très belle clôture de chapelle (cat.20), en pierre d'Asnières-lès-Dijon, d'une grande richesse d'exécution, le sculpteur semble avoir tiré son inspiration du répertoire ornemental des huchiers, comme par exemple, la suite des meubles et des broderies de Jacques Androuet du Cerceau. Son origine est inconnue.

La tapisserie est représentée ici avec le cycle de la vie de saint Mammès qui comprenait à l'origine huit panneaux, dont seuls trois sont conservés : deux à la cathédrale et une au Louvre (celle de l'exposition). (cat.79). Elle représente « Mammès devant le gouverneur de Cappadoce ». La tapisserie avait été commandée par le cardinal de Givry en 1544

La dernière partie de l'exposition concerne la peinture qui a donné lieu, jusqu'ici à peu de recherches :

- « Adoration des Bergers » (cat.49), vers 1550, peut-être d'un peintre dijonnais, actif à Langres
- « La vraie effigie de saint Pierre et saint Paul » (cat.52), du début du XVII<sup>e</sup> siècle, attribuée à Bernard Tassel, dont il est dit qu'il était habile en clair-obscur.
- « La traversée de la mer rouge » (cat. 51), anonyme des années 1600, qui s'inspire d'une peinture de Titien sur le même sujet
- Saint Mammès (cat.50) d'un auteur non identifié, peut-être d'un peintre actif à Langres des années 1600/1625.
- Le martyre de saint Sébastien (cat.53), anonyme, vers 1600/1610, mais dont le dessin dérive d'une estampe au burin du graveur et peintre Jan Muller, interprétant lui-même, un tableau peint par Hans von Aachen de 1589.
- « La crucifixion et la déposition de Croix » (cat.47) peut-être d'un peintre anversois actif à Langres, vers 1520/1530.
- Deux panneaux double face de Richard Roussat (cat.48, représentant : l'un « Les Rois Mages en marche » et « la Vierge de l'Annonciation » et l'autre, « La fuite en Égypte » et « L'Ange de l'Annonciation ».
- Dans cette salle, sont également présentés deux rondels provenant de la Maison Renaissance, évoquant une scène biblique, « Suzanne et le vieillard » (cat.80), avec un traitement en grisaille et jaune d'argent.

## CATHÉDRALE SAINT MAMMÈS, avec Geneviève Bresc-Bautier et Guillaume Fonkenell



Photo : Catherine Fiocre

Nous visitons tout d'abord la chapelle d'Amoncourt située dans la deuxième travée nord de la nef. Elle a été édifiée par Jean d'Amoncourt (son nom est gravé sur un caisson de la voûte), chanoine de la cathédrale qui a souhaité en faire une chapelle funéraire dédiée à la Sainte-Croix, pour lui-même et sa famille. La commande a été faite en 1547 comme le précise le cartouche placé sous la fenêtre de la façade orientale. La maçonnerie a dû être achevée en 1549 et le sol, en

faïence, posé en 1551 (date figurant sur un des carreaux). Cette chapelle constitue une œuvre majeure de l'architecture religieuse de la seconde Renaissance marquée par les publications de traités d'architecture faisant référence à Vitruve dont la première traduction par Jean Martin est de 1547, mais précédée en 1545, par la traduction de livres I et II du traité de Serlio. On note le grand soin apporté à l'élévation des colonnes jumelées, des baies et de voûtes en plein cintre ainsi qu'au traitement des ordres : ionique, corinthien et composite ce qui montre une bonne connaissance de l'Antique. Il faut aussi remarquer le raffinement du décor de la voûte et de l'effet « miroir » produit avec le pavage qui a adopté les mêmes motifs. Le pavement est une copie du XIX<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de pavés originaux, dont on ne connaît pas le faïencier, sont répartis entre plusieurs musées dont le château d'Écouen. Tout ce décor qui intègre des cuirs, un répertoire de feuillages et de fruits est à la gloire de la famille d'Amoncourt. Des érudits locaux du XIX<sup>e</sup> siècle ont indiqué que sept des douze statues de la chapelle se trouvaient dans les jardins des environs de Langres. Il s'agirait de quatre vertus cardinales qui auraient pu avoir été placées dans le passage entre la nef de la cathédrale et la chapelle et des trois vertus théologiques qui devaient se trouver sur le mur sud. Par contre les cinq autres statues des niches, aujourd'hui vides, n'ont pu être identifiées. Il en est de même pour l'enfeu. Sur l'autel, est placée une très belle Vierge à l'Enfant, dite « de la Dame Blanche », en albâtre ou marbre blanc, avec bordure dorée, qui témoigne d'une grande virtuosité, datée de 1341.

Nous poursuivons notre cheminement dans le déambulatoire :

Le retable, qui est un remontage, peut-être du XIX<sup>e</sup> siècle, est composé d'éléments d'origine variée et inconnue. Il comprend la statue de sainte Reine encadrée par deux bas-reliefs superposés dont trois représentent des scènes de la Passion (Chemin de Croix, descente de Croix et mise au Tombeau) et le quatrième une Vierge à l'Enfant et Anne qui tend un fruit, peut-être une grenade, au Christ.

Un ensemble de panneaux peints, peut-être du XVII<sup>e</sup> siècle représentent la vie de saint Amâtre (ses noces, ses vœux, sa mort et ses miracles). Ces peintures proviennent sans doute de l'église Saint-Amâtre désaffectée à la Révolution.

Le gisant du Christ a été attribué à Claus de Werve par Pierre Quarré, ancien conservateur du musée de Dijon et grand spécialiste de la sculpture médiévale, par comparaison au torse du Christ du puits de Moïse à la Chartreuse de Champmol (musée de Dijon). Geneviève Bresc-Bautier précise qu'il s'agit bien d'une œuvre du XV<sup>e</sup> siècle, le Christ de Langres appartenant à une Mise au Tombeau commandée en 1420 et attestée dans une chapelle de la cathédrale de Langres.

### **MAISON RENAISSANCE**, 20 rue Cardinal-Morlot

C'est sous la conduite de David Covelli, Directeur du service Patrimoine de la ville de Langres, que nous visitons cette Maison Renaissance.



Photo : Catherine Fiocre

Elle serait une construction des années 1540/1550 de Claude Bégat, lieutenant à la garde des clés de la ville et contrôleur en l'élection de Langres, sur une ancienne maison dont les caves ont été conservées. Elle se développe en deux corps de logis, un sur rue à usage commercial, et un sur jardin à usage résidentiel (donnant aujourd'hui sur la rue Cardinal-Morlot). Cette façade offre une décoration de grande richesse typiquement « Renaissance » avec ses fenêtres à meneaux, placée entre de colonnes cannelées à chapiteaux ioniques au rez-de-chaussée et corinthiens à l'étage. Une cour surbaissée, close par une balustrade ajourée en pierre, dégage les fenêtres en entresol, ce qui permet un éclairage des anciennes cuisines. Cette façade s'organise en travées d'inégale largeur. Une frise sépare les niveaux d'habitation : celle entre le premier et le second étage se compose de bucranes reliés à des groupes de fruits par des draperie, et celle séparant le second étage des combles, est ornée de motifs végétaux (grappes de raisin, choux bourguignons) et de palmettes. Nous pénétrons à l'intérieur par une petite porte placée sur le côté droit, surmontée d'un motif de bucranes et d'un fronton triangulaire.

La première pièce destinée aux réceptions accueille l'exposition « Les studiolo à la Renaissance, en France et en Europe ». De grands panneaux présentent des exemples de ces cabinets de travail italiens ou français appelés aussi studiolo, à l'aide de photos et d'un texte. On en trouve en Italie dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle avec ceux de Lionel d'Este à Ferrare ou de Frédéric de Montefeltro à Urbino puis au XVI<sup>e</sup> siècle, toujours en Italie ceux de Guidobaldo de Montefeltro à Gubbio, d'Isabelle d'Este à Mantoue, de Côme de Médicis et François de Médicis à Florence, mais aussi en France à Blois avec celui de François 1<sup>er</sup>, à Tanlay avec celui de François de Coligny et, bien sûr, ici à Langres avec celui de Claude Bégat.

Dans le prolongement de cette pièce se trouve ce studiolo, de plan carré et équipé d'une cheminée. Il présente une ordonnance de pilastres cannelés, à chapiteaux corinthiens encadrant de fausses arcades en plein cintre. Le plafond est constitué d'une voûte plate en pierre composée de treize dalles reposant sur une plate-bande centrale. Au centre, les armoires figurant sur le cartouche ont disparu. Autour prennent place quatre grands compartiments carrés ornés d'un cartouche ovale ou rectangulaire en marbre de couleur qui se détachent sur des cuirs enroulés et qui sont séparés par une frise décorée de grecques et de médaillons. Ces motifs font référence au « Compartiments de Fontainebleau » publiés par Jacques Androuet du Cerceau. Le sol, en partie rétabli, présente une riche décoration faisant écho au plafond. Au niveau inférieur se trouve une cuisine, avec une grande cheminée, et de petites fenêtres au niveau de la cour des communs. Elle est voûtée d'arêtes qui reposent sur un pilier central.

### **HÔTEL D'AMBOISE**, au cœur du quartier cathédral

La façade de cet hôtel montrant de nombreux bas-reliefs avec leurs armes sur fond de rinceaux mais il est également connu sous le nom « d'hôtel de la Rose » en référence à ses propriétaires au XIX<sup>e</sup> siècle.

Actuellement en travaux, les échafaudages ne permettent pas une bonne visibilité du bâtiment.

L'hôtel se compose de trois corps de bâtiments dont un construit au XIII<sup>e</sup> siècle et restauré au XVIII<sup>e</sup> siècle, un autre au XVI<sup>e</sup> siècle constituant la partie résidentielle et le dernier au XIX<sup>e</sup> siècle. Le bâtiment principal donnait sur un vaste jardin allant jusqu'à la cathédrale mais celui-ci fut supprimé lors du percement de la rue au XX<sup>e</sup> siècle. Il présente une intéressante façade de la première Renaissance avec ses pilastres décorés de candélabres, de bucranes, de fleurons et, de part et d'autre, des rinceaux et des oiseaux fantastiques. C'est donc un mélange de motifs fantastiques et italianisants qui animent cette façade. Le commanditaire de ces sculptures a longtemps posé question jusqu'à la découverte sur un morceau de pilastre qui flanque la demi-croisée ouest du rez-de-chaussée, du blason de Jean de Beaumont, chanoine en 1497 et archidiacre de 1498 à sa mort en 1529. Il a été propriétaire de cet hôtel depuis l'année 1498. C'était le fils naturel de l'évêque Jean I<sup>er</sup> d'Amboise et d'Antoinette Carie. Sans doute a-t-il voulu se placer dans la famille d'Amboise en multipliant les signes de reconnaissance de celle-ci.

### **MAISON RENAISSANCE**, rue saint Didier

Bien que modifiée à différentes périodes, cette maison présente un intérêt avec une façade « en décor de portiques » dont les trois travées verticales sont séparées par des colonnes jumelées sur trois niveaux, surmontées de chapiteaux ioniques, corinthiens et composites. La frise, séparant le rez-de-chaussée du premier étage, est ornée de boucliers copiés sur l'arc gallo-romain proche, mais également de trophées d'armes et d'instruments de musique. La frise entre le deuxième et le troisième étage, est à motifs de palmettes de feuillage et de choux bourguignons. Le dernier étage est garni de masques de gorgones et de lions encadrant une succession de consoles. La porte en plein cintre est surmontée d'un fronton triangulaire.

## **HOTEL DU BREUIL DE SAINT GERMAIN**

C'est maintenant « La maison des lumières de Denis Diderot » dont l'inauguration a eu lieu en 2013. Initialement c'était un hôtel particulier représentatif de la Renaissance Langroise par son corps de logis ouest, l'aile en retour étant du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est également à cette époque que furent construits le mur de clôture et les dépendances. David Covelli et Guillaume Fonkenell évoquent l'aile Renaissance. Rappelons que c'est Sébastien Valtier de Choiseul, alors maire de Langres, qui fit édifier dans les années 1580 le corps de logis. Plusieurs propriétaires se succéderont et c'est en 1820 qu'il est acquis par la famille Dubreuil-de-Saint-Germain d'où le nom qu'il porte. En 1923 cet hôtel est légué à la Société historique et archéologique de Langres sous réserve d'en faire un musée. Ce sera fait : le musée est consacré aux Arts décoratifs et au souvenir de Diderot. Il sera fermé en 1995 alors qu'un nouveau musée d'Art et d'Histoire est inauguré autour de l'ancienne chapelle Saint-Didier. Par la suite l'ancien hôtel Dubreuil-Saint-Germain est offert à la ville qui va entreprendre des travaux pour y installer ce musée consacré à Diderot et prend le nom de « Maison des lumières de Denis Diderot ».

L'aile Renaissance est en pierre de taille sur soubassement en bossage piqueté en pointes de diamant. Cette façade sur cour est conçue de manière symétrique autour d'une porte richement sculptée, précédée d'un double emmarchement. La porte sommée d'un haut fronton, est encadrée par deux colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens. Quatre lucarnes sont placées sur un haut toit en ardoises, dont une double lucarne centrale, ornée de consoles portant des vases, avec au sommet un haut fronton sculpté et de chaque côté, une lucarne plus simple à fronton triangulaire. Des questions se posent quant à la date de leur installation. Il semblerait qu'elles aient été ajoutées au XIX<sup>e</sup> siècle tout comme l'échauguette de la façade sur rue.

## **REMPARTS**, avec David Covelli

Le développement de l'artillerie amène Langres, ville frontière, à renforcer ses remparts de façon à mieux résister à la puissance du feu ennemi, mais également à concevoir des ouvrages permettant la riposte C'est un long chantier qui démarre dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle avec la Tour-Fergeux et se poursuivra jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, période au cours de laquelle cinq nouvelles tours d'artillerie seront construites avec des murs épais de sept mètres, et comprenant des salles voûtées équipées de casemates (salles de tir pour pièces d'artillerie de petit calibre) et des terrasses sommitales pour les pièces d'artillerie de gros calibre On remarquera différents systèmes de voûtement : voûte en berceau pour les casemates, voûte sur croisées d'ogives ou palmiformes pour les salles Nous commençons notre déambulation :

- La tour Saint-Jean, dernière tour d'artillerie construite en 1540.
- La tour du Petit-Sault, ou du Marché, construite vers 1517. Les dispositions intérieures épousent les déclivités du terrain. Les deux salles sont reliées par un escalier monumental supportant une vaste terrasse d'artillerie.
- L'Arc gallo-romain qui se trouve intégré dans la muraille. Construit une trentaine d'années après la conquête de la Gaule par Jules César, cet arc permet l'accès direct de la voie venue de Reims de pénétrer dans la ville.
- La tour Saint-Didier.
- La tour-Neuve : les mâchicoulis sont néo gothiques. C'est une construction du XIX<sup>e</sup> siècle à double issue.
- La tour Surchoue .
- Les tours de Navarre et d'Orval. La monumentale tour de Navarre est construite à partir de 1512, destinée prioritairement à protéger l'accès à la porte des Moulins, mais sans doute par suite d'une erreur d'évaluation, l'artillerie ne pouvant atteindre ses objectifs, est surélevée de 2,50 mètres en 1515 et nécessite la construction de la tour d'Orval, les deux tours étant reliées par une rampe. La qualité de construction de ces tours, témoigne du haut niveau de compétence des maîtres d'œuvre, qui relèvent de l'administration royale.

Ainsi s'achève notre séjour qui fut riche de découvertes et nous tenons à remercier chaleureusement tous les intervenants qui ont su le rendre particulièrement intéressant. Merci à Catherine Fiocre qui avait préparé ce séjour.

Roselyne Bulan  
Secrétaire générale adjointe